

L'ART EN FRANCE À ART PARIS SES MARGES ET SES LIGNES

**POUR LES VINGT ANS D'ART PARIS ART FAIR, FRANÇOIS PIRON A RÉALISÉ
UNE SÉLECTION DE VINGT ARTISTES REPRÉSENTÉS SUR LA FOIRE,
PENSÉE COMME «UN REGARD SUBJECTIF SUR LA SCÈNE FRANÇAISE».
POUR LE CRITIQUE D'ART ET COMMISSAIRE D'EXPOSITION,
C'EST UNE NOUVELLE OCCASION DE FAIRE VALOIR
SA CONCEPTION INCLUSIVE DE L'HISTOIRE DE L'ART.**

Entretien entre **François Piron** et **Clément Thibault**

Pourquoi avoir réalisé cette mise en lumière de la scène française pendant Art Paris Art Fair cette année ?

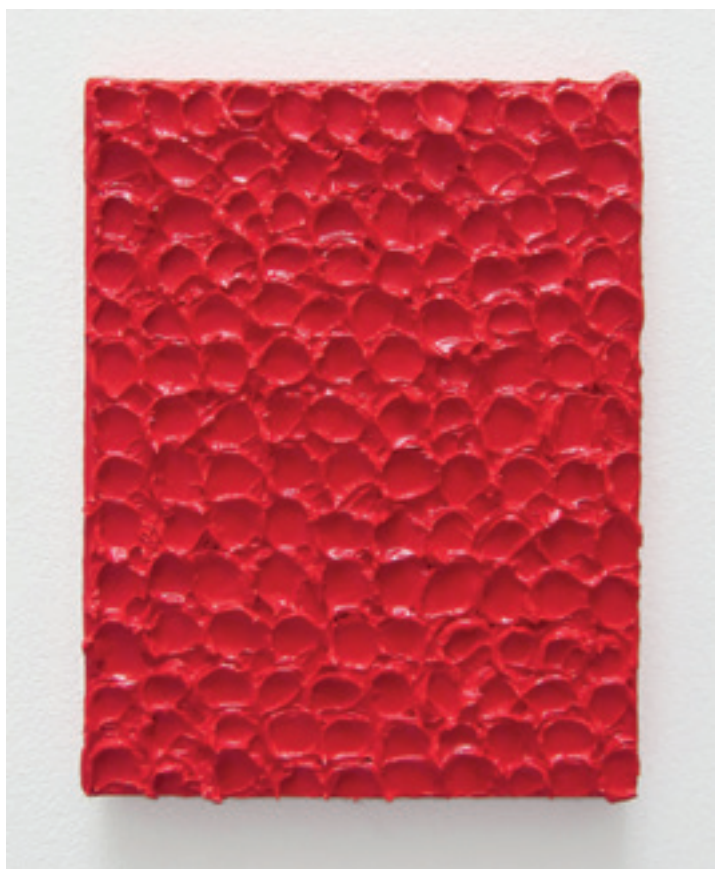
Les circonstances. Celles du vingtième

anniversaire d'une foire qui, historiquement, s'était positionnée en faveur des galeries françaises – avant de prendre une ampleur plus inter-

nationale. En 2018, les organisateurs ont souhaité manifester de nouveau cet ancrage. Me concernant, cela rejoint des préoccupations que j'ai pu développer avec l'exposition *L'esprit français. Contre-cultures, 1969-1989* (la maison rouge, 2017) où je souhaitais revaloriser un certain nombre d'artistes qui, pour certaines raisons, ont été marginalisés ou oubliés, et par ce biais questionner un héritage culturel iconographique des années 70 et 80 dont la place reste minoritaire dans les institutions.

Quelle forme prend cette sélection ?

C'est un parcours dans les galeries. Il n'y a pas de ligne, d'esthétique qui se distingue de cette sélection. C'est moins un travail de commissaire d'exposition que de critique d'art : identifier et mettre en lumière certains artistes. Pour ce faire, j'avais réalisé au préalable une liste assez ouverte et importante, que nous avons modifiée au gré des circonstances. Nous



Bernard Aubertin.
Monochrome rouge à la petite cuillère.
2013, huile sur toile, 35 x 27 cm.
Courtesy galerie Jean Broly, Paris.



sommes allés, avec Guillaume Piens, solliciter plusieurs galeries, qui ont accepté de rejoindre la foire, parfois pour la première fois.

Votre sélection alterne entre grandes figures de l'art contemporain (Vera Molnar, Tania Mouraud, Pierrette Bloch...) et une exploration des marges, l'art brut avec A.C.M, l'illustration ou l'art urbain, avec Blek le Rat. Est-ce là une volonté d'être inclusif ?

C'est une certitude. Cette sélection témoigne d'une volonté de rebattre les cartes de ce qui est considéré comme « art contemporain », de questionner ses limites.

Georges Rousse. *Anglards*.
2016, photographie, 125 x 166 cm.
Courtesy galerie Claire Gastaud,
Clermont-Ferrand / Paris.

Avant d'être représentatifs d'une scène quelconque, ces artistes ont tous une grande singularité. J'ai favorisé les francs-tireurs. Les institutions livrent une narration plutôt homogène et lisse quand elles abordent l'histoire des soixante dernières années. Cela met à l'écart les figures plus libres, plus complexes.

Il y a de nombreux peintres dans ce parcours, comme Geneviève Asse, Bernard Aubertin, Hervé Di Rosa ou Bernard Rancillac...

Ce n'est pas une stratégie délibérée, mais quelque chose se joue spécifiquement en France avec la peinture. Nous sommes dans un contexte qui a souvent mis en avant le langage – et les jeux de langage –, une forme d'explicitation de l'œuvre d'art. Or, la peinture est ce qui résiste à cette tentation d'explicitation par le langage. C'est un paramètre parmi d'autres,

mais quand les grands cadres de l'art contemporain se sont posés en France dans les années 1980, avec la création d'institutions spécifiquement dédiées, cela a correspondu au moment où des pratiques ont été mises à l'écart parce qu'elles n'étaient pas assez « pures ». Je pense à Roland Topor, classé d'emblée « illustrateur ». Selon moi, c'est un artiste majeur justement parce qu'il a joué sur plusieurs registres : du dessin de presse à l'exposition, de la mise en scène à l'écriture. Tous ces artistes, parce que difficilement classables, ont été exclus de l'histoire de l'art.

La France, comme vous l'écrivez, est marquée par une nette implication du politique dans l'art et par son hyper-centralisme. Cela a-t-il normé un certain type de discours ou d'esthétique ?

C'est toujours paradoxal. Quand on écrit une histoire, on inclut et on exclut. Je ne cherche pas à remplacer une histoire de l'art par une autre, simplement à dire qu'il existe des trajectoires parallèles et que c'est aussi par ses marges que l'histoire se construit. C'est souvent dans les marges, les marges contre les centres, que l'on trouve une dynamique saine. Et c'est particulièrement le cas en France, où la notion de centre est une obsession. C'est une manière de penser qui agit à tous les niveaux.

En 2017, vous écriviez avec Guillaume Désanges dans le catalogue de l'exposition à la maison rouge : « La France est un pays qui ne s'aime pas. »

C'est un état d'esprit national qui peut se ressentir à divers niveaux, aussi bien politique que moral, esthétique. La France a cette particularité d'être un pays qui pêche dans son auto-évaluation, qui refuse très souvent la critique ou l'analyse, surtout si elle vient de l'étranger. En France, on a érigé la critique au rang de qualité nationale sans produire de véritable analyse.

Que ce soit par le biais de votre revue *Trouble* (2002-2006), de votre association Castillo-Corrales, ou de votre direction artistique des ateliers de Rennes, on sent cette inclinaison à interroger les arcanes de l'histoire de l'art, les circuits de légitimité...

Je pense qu'il est important de réfléchir aux ressorts de la légitimité, de distinguer ce qui est tenu pour acquis et de considérer ce que l'on peut proposer en parallèle, afin de s'ouvrir à de nouvelles narrations.

C'est la première fois que vous collaborez avec une foire.

Pourquoi pas ? Les foires jouent un rôle à différents niveaux. Elles sont visitées à la fois par les professionnels, mais aussi par le public, et de plus en plus. Nombre de foires ont développé une programmation culturelle qui les ouvre à une audience plus large. Il n'y a pas de raison de les évincer. Ce n'est pas un monde que je connais de très près, mais j'ai pu constater en discutant avec les galeries des stratégies très diverses. Certaines ont des nécessités



Jean Pierre Raynaud.
Fragment (vue d'atelier).
2018, peinture sur bois, métal, dimensions variables.
Courtesy galerie Caroline Smulders, Paris.



de rentabilité, ce qui est parfaitement compréhensible, d'autres utilisent plutôt la foire comme outil de promotion pour un artiste encore méconnu, en voyant la rentabilité à long terme.

Comment, en France, améliorer notre industrie culturelle et favoriser une reconnaissance plus large des artistes ?

Le plus important, c'est la diversité des points de vue, c'est-à-dire des institutions. Il est nécessaire d'ouvrir le regard, d'interpeller le « aujourd'hui » et le « hier », de ne pas tenir l'histoire pour acquise. Questionner l'histoire, c'est aussi se poser la question de ses propres méthodes de légitimation, de ses propres refoulés. Aujourd'hui, nous sommes plus attentifs qu'hier à l'intégration des artistes femmes à l'histoire de l'art. Il y a eu des artistes très importantes dans les dernières décennies qui n'ont pas eu, je crois, la reconnaissance qu'elles méritaient. Vera Molnar ou Tania Mouraud par exemple.

Actuellement, vous êtes également commissaire de l'exposition *Odradek*, à la Malmö Konsthall en Suède.

C'est une exposition d'affinité entre

artistes qui dépassent la dualité entre le sujet et l'objet. On y retrouve aussi bien Judith Scott et Laura Lamiel que Hassan Sharif. ■

Tania Mouraud. *Borderland 0721T*. 2010, photographie, 30 x 45 cm. Courtesy galerie Claire Gastaud, Clermont-Ferrand / Paris.

Après des envies d'ailleurs, de l'Afrique à la Corée, Art Paris Art Fair retrouve son ancrage européen. Même si les 142 galeries de la foire sont originaires de plus d'une vingtaine de pays, cette année ce sont la Suisse et la France qui sont mises à l'honneur pour cette édition-anniversaire. La France avec le parcours de François Piron, la Suisse en étant le pays « invité » cette année. Afin de poursuivre son investigation de scènes régionales, « APAF » a confié ce focus à Karine Tissot, historienne d'art et commissaire d'exposition. Le projet s'est concrétisé avec la participation de treize galeries suisses, une project room présentant un programme vidéo dédié aux femmes artistes (suisses), un programme de projections numériques (d'artistes suisses) sur la façade du Grand Palais et l'exposition de la collection d'Helvetia. À noter, l'arrivée de plusieurs galeries françaises, qui participent pour la première fois à la foire – Hervé Loevenbruck, Thomas Bernard-Cortex Athletico, Backslash, Dominique Fiat, Eric Dupont, Odile Ouizeman, Alain Gutharc, Jean Broly, Polaris, Bertrand Grimont ou encore la Galerie Particulière, Eric Mouchet et Zlotowski.

À VOIR AUSSI

Odradek. Malmö Konsthall. Jusqu'au 6 mai 2018